

# Le Samedi

VOL. III.—NO. 16

MONTREAL, 26 SEPTEMBRE 1891

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.

LE PREMIER PRIX



EST REVENU DE L'EXPOSITION AVEC UNE PASSION POUR LES BEAUX-ARTS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POHIER, BESSETTE &amp; NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 26 SEPTEMBRE 1891.

## CHASSE-SPLEEN

Tu es trop homme, a dit la première pomme à Adam, je te détruirai.

Beaucoup de femmes ne sont pas aussi méchantes qu'on les peint.

Le seul moyen d'avoir de la glace pure et saine c'est de la faire bouillir.

Un secret se définit : "Une chose que chacun dit à tout le monde tout bas."

Les époux qui crient le plus fort ne sont pas ceux qui s'entendent le mieux.

Se mettre en amour est un jeu qui se joue à deux ; à trois, ça devient un ouvrage.

Si nous prenions part aux courses, nous attellerions un compte courant pour les gagner.

Quand vous donnerez un dîner à vos amis ne les faites pas asseoir à une table de multiplication.

Afin de mieux cimenter l'alliance Franco-Russe, M. Carnot va maintenant signer *Czarnot*.

Les commissaires du Havre sont à faire des sondages pour constater la profondeur d'une anxiété.

Malgré son incessante gaieté, LE SAMEDI n'oserait pas entreprendre de distraire une somme sérieuse.

Nous passons souvent à notre voisin un reproche qui nous est adressé ; mais un compliment, jamais.

Une ménagère du faubourg Québec, prise d'un accès de propreté, a tellement frotté son plancher, qu'elle a passé à travers. Il faut toujours éviter les excès.

La nouvelle est maintenant contredite, qui disait que Diogènes se promenant en plein jour son fanal à la main afin de découvrir un honnête homme, s'en revint chez lui le soir pour constater qu'on lui avait volé son tonneau.

## TOUT A PART CELA

Le juge.—Messieurs les jurés, lorsque vous rendrez votre verdict, il faudra que vous preniez en considération le témoignage du témoin pour la défense et que vous lui donniez tout le poids voulu.

Aux mots "tout le poids" un des jurés prend la poudre d'escampette ; c'était un marchand de charbon.

## NOS CHÉRIS



Tomme.—Je sais ce qu'il y a pour ton déjeuner papa. Des rognons tout frais pondus.

## LUNCH EN VERS

Paul.—Je fais des vers pour la fille de la maîtresse de maison ; donne-moi donc une rime pour tasse.

Henri.—As-tu employé mélasse ?

## ERREUR JUSTIFIABLE

Le juge.—Quelle excuse pouvez-vous me donner pour justifier une conduite si tortueuse ?

Tramp.—Je voulais faire joindre les deux bouts.

## ACCORD PARFAIT

Jeune dudu.—Puis-je vous demander une danse, mademoiselle ?

Mlle Cécile.—Certainement, monsieur ; la dix-huitième.

Dudu.—Merci beaucoup ; seulement, je ne serai pas ici pour cette danse.

Mlle Cécile.—Moi, non plus.

## UN ESPOIR LOINTAIN

Compositeur.—Eh bien ! docteur, qu'est-ce que vous pensez de ma composition ?

Critique.—Elle sera jouée quand Beethoven, Schubert et Mozart seront oubliés.

Compositeur.—Vous croyez ?

Critique.—Très certainement, mais pas avant.

## ON PREND SA CHANCE OU L'ON PEUT

Elle.—Tu parles beaucoup en dormant, sais-tu, Joseph ?

Lui.—C'est la seule chance que j'ai.

## NOS CHÉRIS



L'amour à la bulle.

## MOTS D'ENFANTS

Willie, (designant un joueur de tambour en fonction).—Dis-donc, papa, cet homme-là n'est pas aussi fort qu'il en a l'air.

Le père.—Je ne sais pas ; pourquoi cela ?

Willie.—Il ne peut pas venir à bout de défoncer sa grosse boîte.

Au théâtre :

Lucien.—Maman, qu'est-ce que ça veut dire T. S. V. P. au bas de mon programme ?

La mère.—Ça veut dire : "Tournez s'il vous plaît."

Lucien, (qui voit un Arlequin tourner une pirouette).—C'est que je ne veux pas, moi !

Juliette.—Maman, veux-tu que je prenne le morceau de gâteau que tu as laissé dans l'armoire ?

La mère.—Oui, tu peux le prendre.

Juliette.—C'est que je ne puis pas ; tu sais, j'étais sûre que tu voudrais, et je l'ai déjà mangé.

Professeur.—Pourquoi arrives-tu si tard, John ?

John.—Nos horloges ne tiennent pas le temps monsieur !

Professeur.—Et toi, Joseph ?

Joseph.—Je ne pouvais pas trouver mes livres.

Professeur.—Toi, qu'as-tu fait Paul ?

Paul.—J'ai saigné du nez.

Professeur.—Eh ! P'tit Louis, tu as eu peur, hein ? Pourquoi pleures-tu ?

P'tit Louis.—Je ne sais pas de quoi vous dire ; les autres m'ont tout pris. Hi ! Hi ! Hi !

La mère.—Je pense que tu as assez mangé de gâteau !

Frank.—Oh ! non, maman ; je ne suis pas encore malade.

Un petit géant de trois ans, tombe un jour dans un puits où, heureusement, l'eau n'avait que six pouces d'épaisseur. Découvert par sa tante, longtemps après l'accident, son indignation n'a plus de bornes.

—Croyiez-vous, dit-il, que je pouvais demeurer dans un puits, sans manger, comme une grenouille ? Il aurait été bien mieux que ni vous, ni papa, ni maman n'eussiez jamais eu d'enfants.

Professeur.—Je suppose que ton père a cent œufs dans son panier ; parmi les œufs vingt sont gâtés, combien va-t-il en perdre ?

Pierre.—Il n'en perdra pas du tout ; ceux qui sont mauvais, il va les vendre à l'épicier du coin.

## LE TALENT DES FEMMES

Madame Henri (retour de l'exposition des chiens).—Dire qu'il va falloir me débarrasser de Fido !

Madame Jules.—Et pourquoi donc ?

Madame Henri.—Les Pugs ne sont plus à la mode ; ce sont les Poodle maintenant.

Madame Jules.—Fais-le réparer en conséquence.

## UN RÊVE RÉALISÉ

Nicholas.—La nouvelle toilette de ta femme est un vrai rêve.

Frederic.—Oui ; j'en ai eu le cauchemar quand j'ai payé le compte.

## PAUVRE IMAGINATION !

Etranger.—Garçon, comment pouvez-vous me donner une serviette de table aussi sale ?

Garçon.—Je vous demande pardon, monsieur, elle est pliée du mauvais côté ; voilà tout.

## L'HONNÊTÉTÉ MÊME

Premier électeur.—Il y a une chose que vous devez admettre, c'est que notre candidat ne se vend pas au plus haut enchérisseur.

Second électeur.—C'est vrai, il ne s'achète qu'à vente privée.

NE VAUT PAS SON SEL



*Madame Verger.*—Votre potage était affreux, sans compter que nous avons tous été malades. Qu'avez-vous mis dedans ?

*Angélique.*—Rien d'extraordinaire, madame, excepté que, comme il n'y avait plus de sel, j'ai pris le petit sac serré en haut.

*Madame Verger.*—Horreur ! Le sel de ma purgation de demain !

UNE GARANTIE

*Mère affectueuse.*—Mes filles voudraient faire un tour à la voile ; savez-vous nager ?

*Loueur de bateau.*—Non, madame.

*La mère.*—Grand Dieu ! Si quelque chose arrivait, que feriez-vous ?

*Loueur.*—Faites excuse, madame ; mais quand celui qui conduit un bateau ne sait pas nager, il fait toujours plus attention que les autres.

L'ESPRIT DE LA RÉCLAME

*Agent de cirque.*—Hé ! là-bas ! Qu'allez vous faire avec ce pistolet ?

*Duclé (découragé de la vie).*—Je vais me tuer.

*Agent.*—Attendez donc une minute ; si vous devez absolument vous tuer, ne pouvez-vous pas me laisser un petit mot par lequel vous affirmerez que vous mourez d'amour pour mademoiselle Starr, la belle égyptienne ? La saison est mauvaise cette année, et un rien aide beaucoup.

UN SEUL REMÈDE AU MAL

*Smith.*—C'est terrifiant le nombre de personnes qui sont enterrées vivantes ! Ne peut-il y avoir de moyen pour empêcher cela ?

*Jones.*—Le seul moyen que je voie, c'est que la législature de Québec passe une loi par laquelle on ordonnerait aux médecins de faire leur ouvrage proprement.

UNE AUTRE DÉFINITION

*Jack.*—Comment pourrais-tu définir une lettre d'amour ?

*Fred.*—Une lettre d'amour est une chose que, dix ans après, généralement, on regrette d'avoir écrite.

IL Y A DES LIMITES

*Premier tramp.*—Il est temps que nous ayons un nouveau maître de poste.

*Second tramp.*—Pourquoi cela ?

*Premier tramp.*—Sapristi ! Il y a six mois que je n'ai pas reçu de lettre.

L'HABITUDE DU GROS GIBIER

*Garde champêtre (à l'ami de son maître qui manque un lièvre).*—Mais, monsieur, vous ne m'avez pas l'air d'être en forme.

*L'ami.*—Non ! Vois-tu, j'arrive de l'Afrique, et je suis habitué à la chasse aux éléphants ; je puis à peine voir ces petits animaux-ci.

UNE FEMME DE MÉNAGE

*Le mari (après une querelle domestique).*—J'ai bien envie d'aller me jeter à la rivière ; la vie m'est devenue insupportable.

*La femme.*—Auparavant, n'oublie pas de mettre tes vieux habits.

A TOUTE CHOSE, MALHEUR EST BON

*Mlle Bonceur.*—Dites moi donc, pauvre homme, votre famille a-t-elle beaucoup souffert pendant la famine ?

*Pat.*—Que le bon Dieu vous bénisse, bonne petite dame ; n'eût été que la famine, nous serions tous morts de faim.

UNE GRANDE AFFLICTION



*M. Templeton.*—Comment avez-vous aimé Paris, madame de Silva ?

*Madame de Silva.*—Charmant ; mais nous avons eu un contretemps amer. Imaginez-vous que le soir du grand bal à l'Hôtel Continental, notre enfant est mort.

*M. Templeton.*—Pas possible ? Quel deuil ?

*Madame de Silva.*—Vous pouviez le dire. Ça été le plus grand désappointement de ma vie. Ma robe m'a coûté cinq cents piastres.

L'AMOUR EST-IL AVEUGLE ?

*Prétendant pauvre.*—Soyez ma femme, Marguerite ; je vous aimerai de toutes mes forces, et je vous traiterai comme un ange.

*Marguerite.*—Oui, je le crois, comme un ange : rien à manger et encore moins à me mettre sur le dos. Pas moi, merci !

LA RESPONSABILITÉ DES TYPOGRAPHES

Dernier écho d'une récente élection législative en province.

Un journaliste, défendant avec énergie son candidat, avait écrit :

"Son talent n'est pas de ceux qui se louent, mais de ceux qui s'affirment."

Les typographes ont composé :

"Son talent n'est pas de ceux qui se louent, mais de ceux qui s'affirment." (Authentique).

Le candidat a été blackboulé.

COMPENSATION



I

Désolation ! Un pantin tout neuf !

II

—Mais c'est si drôle !

## NOS CHÉRIS



*La maman.* — Où as-tu attrapé cet œil poché ? Tu t'es battu, hein ?

*Fred.* — Non, maman, c'est rien que d'en avoir regardé deux autres qui se battaient.

## LES LUNETTES

Ma grand'mère a des lunettes  
Qui lui font voir, chaque jour,  
Les coins où sont mes cachettes,  
Si je prépare un bon tour.

— Verres méchants,  
Si je vous prends,  
Vous serez cachés longtemps !

Dans un pot de confiture,  
J'avais mis le bout des doigts ;  
J'allais fermer l'ouverture,  
Grand'maman dit : Je vous vois !

— Verres méchants,  
Si je vous prends,  
Vous serez cachés longtemps !

Ma grand'mère est en visite,  
J'ai cherché dans son tiroir,  
Elle revient tout de suite,  
De loin elle a dû me voir.

— Verres méchants,  
Si je vous prends,  
Vous serez cachés longtemps !

Je vais bien apprendre à lire,  
Je veillerai le facteur,  
Pour voir ce qu'on peut écrire,  
Comme fait ma grande sœur.

— Verres savants,  
Si je vous prends,  
Je pourrai tout voir dedans !

Grand'maman, sur ses tablettes,  
Pour aller prendre son bain,  
Mit avec soin ses lunettes,  
Et les voilà sous ma main...

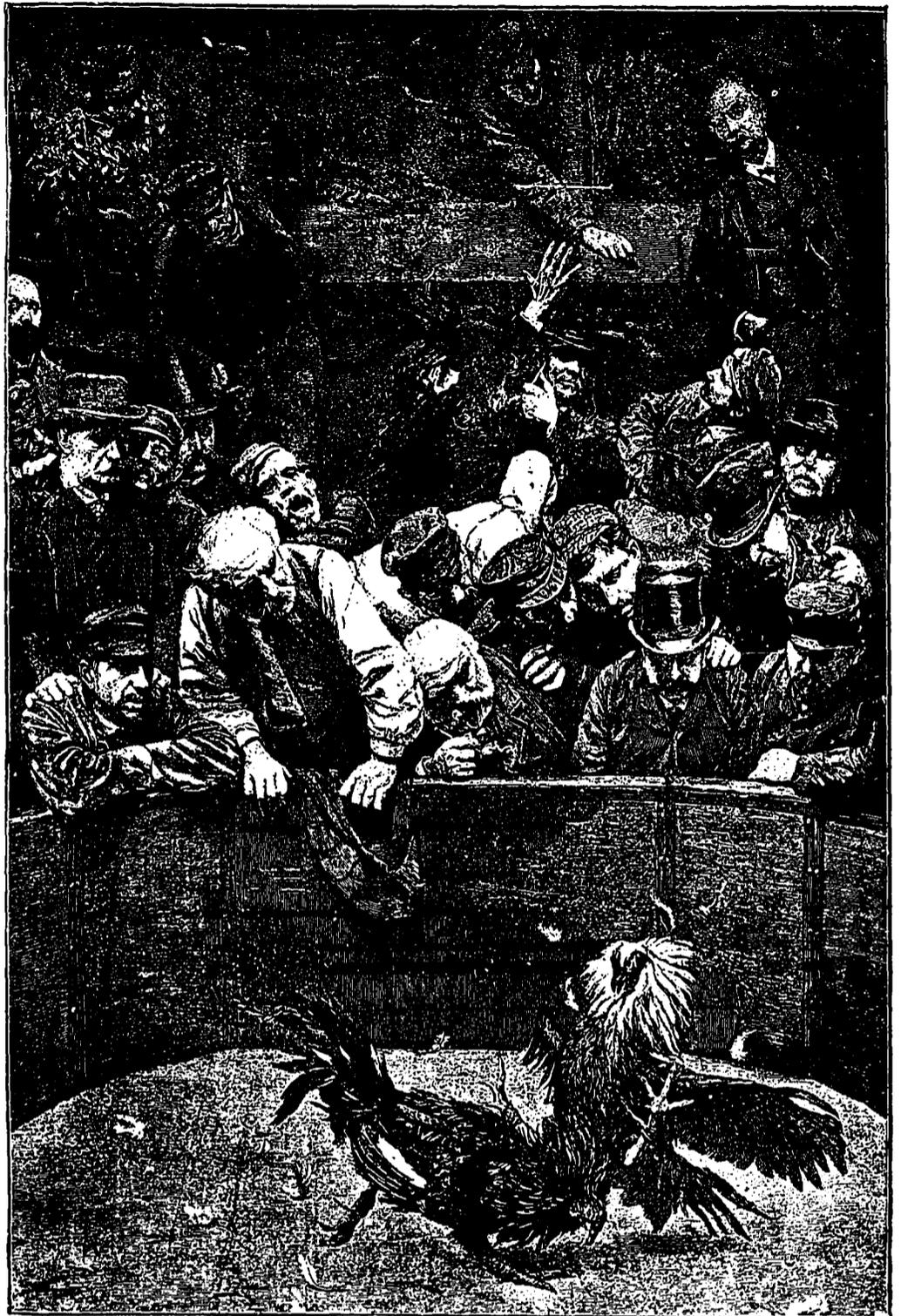
— Verres savants,  
Ah ! je vous prends...  
Quoi... je ne vois rien dedans !...

MME A. AVELINE.

## LA MÈRE SOIGNEUSE



— Suis cette dame, comme un bon petit garçon et ramasse les biscuits qu'elle ne s'aperçoit pas qu'elle perd.



CE QUI A MANQUÉ A NOTRE EXPOSITION.

## OUVERT A TOUT VENANT

*L'homme de police.* — Donnez-moi votre nom et votre adresse.

*Tramp.* — Mon nom est John Smith ; je demeure au numéro 1, en plein vent. Si vous venez me voir, ne vous occupez pas de frapper à la porte, entrez tout droit.

## POUR SE DÉSENNUYER

*Lui (revenant d'un long voyage).* — T'es-tu bien ennuyé de moi ? M'as-tu manqué ?

*Elle.* — Oh ! non, pas du tout. Tu sais, tous les soirs je prenais tes vieux habits et je les éparpillais sur le plancher ; ensuite je faisais brûler quelques cigares à bon marché ; je passais dans la boue pour m'essuyer les pieds sur les tapis ; j'allais dans les appartements en lâchant des jurons et de la sorte, je ne figurais que mon cher petit mari était à la maison.

## UNE SAGE DÉTERMINATION

*Premier politicien.* — Tu sais que le gouverneur a poussé Mercier dans ses derniers retranchements ?

*Second politicien.* — Mercier a bien fait de songer aux retranchements.

## LE LOUP ET L'AGNEAU



*C'est avec un cœur de mouton que le jeune Seicarde long alla demander la main de la belle mulemoiselle Pascarrés.*

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

La guerre de 25 ans.—On ignore généralement le fait que la Prusse se trouve toujours en état de guerre avec un Etat qui, heureusement pour la Prusse, n'est pas trop redoutable. Ce pays, c'est la principauté de Lichtenstein. Son souverain, Jean II, prince de Lichtenstein, duc de Troppan, comte de Rietberg, etc., vient de passer à Wiesbaden, et c'est sa présence dans cette ville qui a rappelé le souvenir historique suivant :

En 1866, lorsque les Etats allemands restés fidèles à la Confédération se rangèrent du côté de l'Autriche, le prince de Lichtenstein alla si loin dans son zèle pour la cause légitime, qu'il déclara la guerre à la Prusse avant même d'attendre l'ultimatum de l'Autriche.

Aux termes de la constitution fédérale, la principauté devait contribuer à l'armée fédérale, par un contingent de six hommes et demi (un petit garçon brossier fut compté pour un demi-homme).

Malgré cet effort pour grossir les rangs des adversaires de la Prusse, les deux belligérants, lorsqu'ils conclurent la paix, le 23 août 1866, à Prague, oublièrent tout à fait la principauté.

Le Lichtenstein ne se trouve nullement compris dans le traité; la Prusse n'ayant jamais conclu la paix avec ce pays, l'état de guerre entre la Prusse et la principauté de Jean II subsiste encore.

Il convient, cependant, d'ajouter que, depuis vingt-cinq ans que cette guerre dure, aucun coup de fusil n'a été échangé entre les deux belligérants.

Vous êtes-vous quelquefois demandé le temps qu'il fallait pour lire un numéro entier de la *Revue des Deux Mondes*? Nous trouvons la solution du problème dans une charmante lettre adressée récemment par M. Guillaume Guizot, l'éminent professeur du Collège de France, à un de ses amis :

"Je suis ici dans un frais vallon, très joli avec le soleil, mais, quand il pleut, ennuyant comme la pluie de tout le reste du monde. J'en juge d'après les autres au point de vue de l'ennui, car l'ennui est une drogue dont je ne sais pas le goût. Il est vrai que je suis homme à lire un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, de la pre-

UN HOMME CHANCEUX



La fille de la maîtresse de pension.—Je remarque, monsieur Marlow, que vous perdez plus de boutons de chemise à vous tout seul que tous les autres pensionnaires ensemble. Vous devriez changer de blanchisseuse.

M. Marlow.—Au contraire, mademoiselle. Pour rien au monde, je la lâcherais.

mière à la dernière ligne, entre le réveil et le sommeil. Il faut quatorze heures vingt-sept minutes!"

Ça peut être fort exact comme chiffres, mais combien y a-t-il de personnes estimant que la lecture de la *Revue des Deux Mondes* est un remède contre l'ennui?

M. Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, a donné les curieux renseignements qui suivent sur la digestion chez l'homme :

Suivant leur composition, les aliments demeurent plus ou moins longtemps dans l'estomac. La durée moyenne de leur séjour dans cet organe a été soigneusement notée par M. W. Beaumont.

L'un des aliments qui passent le plus vite est le riz, qui arrive dans l'intestin au bout d'une heure. Viennent ensuite :

La soupe au gruau, les truites et le saumon, 1 heure 30 ; le lait bouilli, les œufs crus, 2 heures ; les œufs frits, le lait non bouilli, 2 heures 45 ; le bœuf bouilli, 2 heures 45 ; les œufs mollets, le bœuf grillé, 3 heures ; le pain, le bœuf rôti, le fromage, 3 heures 30 ; les volailles bouillies, 3 heures 30 ; rôties, 4 heures 30 ; la graisse de bœuf, 5 heures 40.

Ces chiffres sont un peu variables avec les individus et leur état de santé.

Ajoutons que les légumes paraissent passer dans l'intestin plus rapidement que tous les autres aliments. Ce passage est extrêmement rapide pour les boissons.

A la campagne, dans une auberge qui sert de rendez-vous de chasse.

Un Parisien, en s'asseyant à la table d'hôte de cette auberge, remarque, dans la carafe, deux superbes mouches.

Il dit poliment à la "patronne," une vigoureuse Beauceronne, pour changer l'eau :

—Voilà deux pauvres bêtes qui ont l'air de bien s'ennuyer là dedans...

La paysanne, simplement :  
—Fallait pas qu'a z'y aillent.

Et elle tourne les talons.

Deux vieux philosophes échangent leurs regrets :

—Il ne m'a manqué qu'une chose pour être heureux, dit l'un.

—Le bonheur, peut-être?... interrogea l'autre.

Histoire invraisemblable.—Il y a quelques jours, au moment où le train quittait la station de Fléac, dans la Charente, un jeune homme au service de M. Robert, propriétaire au village du Trancard, vit son chapeau s'envoler par la por-

tière ; se débarrassant prestement d'une sacoche qu'il portait en sautoir et son pardessus, il sauta résolument sur la voie où, en raison de la vitesse acquise, il roula comme un lapin. Mais, se relevant presque aussitôt il courut à son précieux couvre-chef déjà loin, on le pense, et, cela fait, se mit en devoir, coupant à travers champs de rattraper son wagon.

Tous les voyageurs étaient aux portières, suivant cet exploit sans exemple. Le jeune gars, solide et bien découplé, bondissait dans la lande, franchissant haies et ruisseaux ; enfin, après une course folle de plusieurs kilomètres, il réussit à rattraper le train qui fort heureusement fait des lacets, et, saisissant la poignée de cuivre, il se réinstalla tranquillement dans son compartiment.

Le trait nous a paru digne d'être raconté ; il est absolument authentique et dément le dicton de la "Molle Charente."

—Quel a été le premier sergent instructeur ?  
—Noé !  
—???  
—N'est-ce pas lui qui a dit le premier : En avant, "arche!"

Voyage de noces.

Elle.—Je voudrais bien, quand nous arrivons à l'hôtel, qu'on ne remarque pas que nous sommes de nouveaux mariés. Cela m'intimide.

Lui.—C'est bien simple, ma chérie ; en arrivant à l'hôtel, vous porterez votre valise et votre sac, et j'aurai simplement les mains dans les poches, comme un vieux ménage.

Calino est allé sur le terrain...

—A la première reprise, raconta-t-il, mon adversaire a été atteint à l'épaule. La blessure était légère... Je lui en ai fait une "nouvelle à la main."

UN TRUC DE SOIRÉE

Eugène.—Dis moi, chère Adèle, qu'est-ce qui t'a portée à te plaindre du mal de dents? Tu sais que toutes tes dent sont...

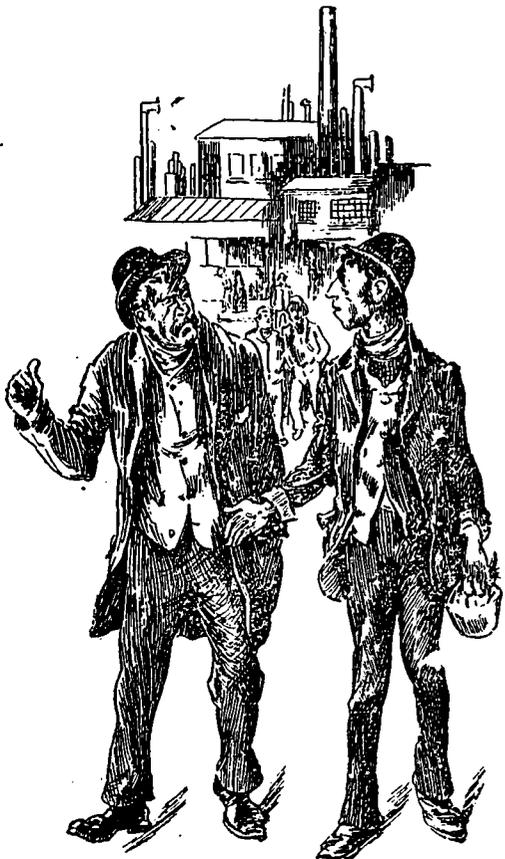
Adèle.—Chut! Chut! C'est parceque je ne voulais pas qu'on croie que mes dents sont fausses.

EXIGUITÉ CHRONIQUE



—Dites donc, mon ami, avez-vous toujours été aussi petit que cela?

UN MAL A MAIN



—Tu ne le connais pas le patron? Il aurait plein sa poche de bière, qu'il ne nous en donnerait pas un verre.

## CURIOSITE PUNIE

I  
Méditation.II  
Agitation.III  
Exploration.IV  
Dépoutation.

## QUESTION D'ASTRONOMIE RESOLUE

— Pourquoi les chiens aboient ils toujours à la lune ?

— Il y a longtemps qu'on dit que c'est un fromage : ils doivent y flairer des rats.

## MAL PRIS TOUS DEUX

*Avocat.*— Je suis bien peiné, M. Paiepas, mais la maison Tappedeau a mis son compte contre vous entre mes mains.

*Paiepas.*— Et c'est vous qui devez en avoir la tâche ? En vérité, je suis bien peiné pour vous.

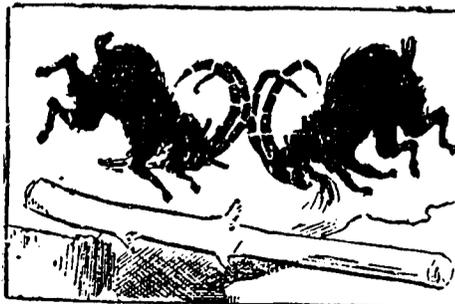
## TOUT EST FACILE QUAND ON SAIT

*Premier sauvage (examinant un vaisseau de guerre).*— Regarde donc ces hommes qui lèvent l'ancre du bateau : ils peuvent tirer tant qu'ils voudront, mais jamais ils ne viendront à bout de faire passer ce gros bloc de fer par le petit trou.

*Deuxième sauvage.*— Ça doit être difficile, mais puisqu'ils l'ont fait sortir par là, ils le feront bien entrer.

## LES BOUCS POLITICIENS

(Apoloïque.)

I  
Cite-toi de là.II  
Ote-toi, toi-même.III  
— Alors, à nous deux.IV  
Honneurs divisés.

## IL NE VOULAIT PAS RUINER SON PÈRE

*M. Lâchepas.*— Voici, Gustave ; je n'avais pas d'idée qu'un cours d'étude fût aussi dispendieux.

*Gustave.*— Oui, papa, ça coûte très cher ; même, pour te ménager, je n'ai pas étudié bien fort.

## L'ART D'ÊTRE ORATEUR

*Professeur.*— Et lorsque vous aurez terminé votre discours, faites un salut et sortez sur la pointe des pieds.

*Étudiant.*— Pourquoi sur la pointe des pieds ?

*Professeur.*— Afin de ne pas éveiller l'auditoire.

## LES TEMPS ANCIENS RESSEMBLENT AUX NOTRES

*Alfred.*— Bonjour, Fami ! Tu as fait un bon voyage ?

*Simon.*— Magnifique, mon cher.

*Alfred.*— Comment as-tu trouvé la ville de Pompéi ?

*Simon.*— Elle ressemble beaucoup à Montréal, les rues sont toutes bouleversées.

## UNE GROSSE IMPRUDENCE

*La dame.*— Marie, dites-moi donc ce qu'a mon pauvre Fido !

*Marie.*— Je ne sais pas, madame, je crois qu'il a le rhume ; vous lui avez ôté sa muselière trop vite.

## POUR PLUS DE SURETÉ

*Mick.*— Connais-tu Sam Tuff ?

*Pat.*— Je crois bien que je le connais ! L'autre jour j'ai fait de l'ouvrage pour lui, et quand il m'a demandé mon compte, je lui ai dit que ce n'était rien. Il m'a remercié bien sincèrement, mais m'a demandé un reçu.

## QUEEN'S THEATRE



Quand les portes de ce théâtre se sont ouvertes lundi soir dernier, une foule énorme se bousculait afin d'avoir un billet d'entrée. Chacun voulait voir les changements qui ont été faits à cette grande salle. Aussi personne n'a été déçu. Au lieu de cet édifice carré qui choquait la vue, nous avons maintenant un magnifique théâtre, arrangé d'après le style

le plus moderne. L'ancien balcon a été défait, et il y a maintenant deux élévations, dont l'une, la première, faisant tout le tour de la salle, vient de chaque côté rejoindre trois loges qui donnent sur la scène. Il y a dix loges très joliment finies et très riches, ornées de draperies de prix. La scène a aussi subi plusieurs changements. Entre autres on l'a amenée en avant, ce qui la fait plus profonde. La manière toute particulière dont les sièges sont placés double presque leur nombre d'autrefois. La salle est éclairée à la lumière électrique, et le tout forme une des plus jolies salles que nous ayons. La pièce d'ouverture est "The Little Tycoon." Ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre l'an dernier, savent combien cet opéra est joli. Les deux grandes scènes, celle sur le vapeur océanique et celle du jardin japonais, sont d'un effet tout à fait charmant et féérique. Cette musique entraînante qui s'harmonise si bien avec les vagues de la mer ; ces costumes si simples et si élégants donnent à la pièce un cachet d'originalité qui plaît et qui captive. Les acteurs sont bons et soutiennent très bien l'intérêt de l'opéra. Ceux qui veulent passer une soirée agréable devraient profiter des dernières représentations. La semaine prochaine McKee Rankin jouera dans "The Canuck."

DANS LES PROBABILITÉS



—S'ils nous regardent ! Je crois qu'ils nous prennent pour le Gouverneur-Général et sa femme.

ON NE FAIT PAS LES CHOSES A MOITIÉ

Un directeur de théâtre, au moment où le préposé à la sécurité publique se retire, après avoir stipulé les précautions requises, lui demande :

—Maintenant que vous avez pourvu aux moyens de faire sortir les spectateurs, ne pourriez-vous pas m'en indiquer un pour les faire entrer.

IL N'Y A PAS DE PRESSE

Marchand.—J'aimerais que mon compte fut payé.

Client.—Est-ce que vous devez quelque chose à quelqu'un ?

Marchand.—Certes, non ! Jamais, monsieur !

Client.—Alors vous pouvez attendre.

AUCUN TROUBLE

Curé (à un mentiant).—Comment, Pierre, c'est la troisième fois que vous venez aujourd'hui ? Réellement, c'est trop.

Pierre.—Je vous assure, monsieur le curé, que c'est d'aucun trouble pour moi ; c'est tout près de chez nous.

LYCEUM



Ce théâtre continue à attirer à chaque représentation une foule énorme. Le drame de Bartley Campbell "The Galley Slave" a eu un vrai succès. Ayant comme étoile une actrice comme mademoiselle Josie Mills, le rôle de Cicely Blaine, une héritière américaine devient un vrai poème. Josie Mills n'est pas seulement une jolie personne, mais en même temps une actrice pleine de force et douée de talents extraordinaires. La troupe qui l'accompagne est réellement bonne et les costumes sont riches et magnifiques. Dans son rôle, on voit qu'elle l'a étudié et le rend à la perfection. Melle Julia Newman est magnifique dans Francesca, et Melle Amy French, dans Psyche Say a très bien compris le caractère emporté et vicieux de son rôle. Le côté des hommes ne laisse rien à désirer. Josh. M. Chapman est très bon comme Sydney Norcott. C'est un homme qui paraît bien, possédant une voix mélodieuse, et jouant son rôle d'amoureux sans l'exagérer, comme la plupart le font.

La semaine prochaine, la célèbre troupe de Variétés de George Dixon. Les journaux américains en font les plus grands éloges.

IMPRESSIONS D'AUTOMNE

LE SOIR.

Le clair été n'est plus qu'une image effacée. Voici les bois rouillés et les pampres jaunis. La nature expirante attriste ma pensée. Mais déroule à mes yeux des charmes infinis.

Mon âme est suspendue à la feuille qui tombe, Au sifflement plaintif du vent dans les rameaux, A la rumeur des soirs, au vol de la colombe, A la voix des pasteurs ramenant leurs troupeaux.

C'est l'heure où l'angélus invite à la prière, Où le soleil descend à l'horizon fuyard, Où l'habitant rustique éclaire sa chaumière, Où l'embrun de la nuit épaissit le regard.

Alors que tout se fait au déclin de l'année, Qu'une morne torpeur engourdit les guérets, Calme, le sentiment de ma fin résignée M'effleure sans laisser d'inutiles regrets.

A quoi sert de gémir sur le néant des choses ? Il faut subir du temps l'aveugle tourbillon Qui fauche les cyprès aussi bien que les roses Et couche les humains dans le même sillon.

Cependant, le passé, que l'âge mûr éveille, Avec le flot des jours m'apporte ses débris : "Vous, les chers naufragés qu'écoute mon oreille, Humides souvenirs, interrompez vos cris !

"Vous êtes le parfum d'Avril, la femme aimée, —Ombre enfuie et qu'en vain on voudrait retenir,— Et tous les faux espoirs dont la vie est semée, Et tous les rêves bleus courants vers l'avenir.

Vous ne sauriez ainsi troubler ma paix sereine, L'insecte et l'arbrisseau n'insultent pas le sort : Ils vont où vont l'amour, la joie, où va la peine, Sous l'éternel linceul que soulève la mort."

Nous, les navigateurs d'une mer insondable, Hommes fatalement poussés contre l'écueil, Pourquoi nos pieds, posés un instant sur le sable, Voudraient-ils repousser les planches du cerceuil ?..

Si la commune loi qui fait courber nos têtes Conduit l'humanité par des sentiers divers, Peut-être a-t-elle mis au delà des tempêtes L'idéal du bonheur banni de l'univers.

A. BRIER.

LE DOCTEUR N'ÉTAIT PAS MARIÉ

Docteur.—Je n'ai plus qu'une recommandation à vous faire : votre femme ne doit pas prononcer un mot aujourd'hui. Dites-le-lui.

Le mari.—Seriez-vous assez bon de le lui dire vous-même ?

PAS UNE QUESTION DE TEMPS

Elle.—Combien de temps peux tu prendre pour tes vacances ?

Lui.—Il n'est pas question du temps, mais de l'argent dont je puis disposer.

UNE LEÇON AU VIEUX



Le père.—J'ai soixante et quinze ans, et je n'ai jamais touché à un cigare ou une pipe de tabac.

Le fils.—Tu n'es pas encore trop vieux pour apprendre. C'est à commencer à étudier le grec à quatre vingts ans.

NOS CHÉRIS



La dame.—Combien as-tu de petites sœurs ?  
Lolotte.—Deux, madame, en me comptant.

DE PASSAGE SEULEMENT

A Sainte-Rose, comté de Laval.  
Un touriste à un résident, d'un ton goguenard :  
—C'est donc ici qu'il y a tant de beignets ?  
—Oui, monsieur ; mais, en été, ils ne font généralement que traverser la région.

FORT A FORT

Après avoir enterré ses trois femmes, le père Jean convole en quatrième nocces.  
Et comme son curé lui fait quelques remontrances :  
—Voyez-vous, c'est une affaire réglée ; tant que l'bon Dieu s'obstinera à me les prendre, moi j'obstinerai à en reprendre.

MARIAGE DANS LA HAUTE SOCIÉTÉ

Un curieux mariage vient d'avoir lieu à South Shields, Angleterre.

Miss Ariel Lillipuzian, dont la taille est de 3 pieds de hauteur, a épousé M. Hedley, professeur d'Enfonium, qui mesure 6 pieds de hauteur. Les témoins de l'époux étaient : M. Hubert, né sans bras, qui a signé au contrat en tenant la plume entre ses dents, et M. le capitaine Dallas, un géant de 7 pieds 2½ pouces.

Les demoiselles d'honneur de la mariée étaient mademoiselle N. Balatra, une femme colosse pesant 1,200 lbs., et La Satanella, une femme-salamandre.

Nous croyons nécessaire d'ajouter que tous ces personnages font partie de la troupe du cirque, qui est actuellement dans cette ville, ce qui explique ce rassemblement de phénomènes.

THÉÂTRE-ROYAL

"Ivy Leaf" a attiré chaque soir et chaque après-midi une foule énorme. C'est une jolie pièce, et quoique le neud ne soit pas d'un caractère nouveau, le drame est très bien rendu et chaque acteur joue bien son rôle. Aussi l'auditoire ne se fait-il pas prier pour acclamer les passages remarquables. Nous avons apprécié surtout cette scène, où un enfant vivant se fait enlever par un aigle ; un jeune garçon irlandais, brave comme tous les fils de la Verte Erin, au péril même de sa vie, sauve l'enfant que l'aigle avait enlevé et le remet à sa famille. Cette scène est vraiment belle et est représentée ici pour la première fois. Il y a aussi de bonnes danses et chansons. Les dernières représentations de "Ivy Leaf" auront lieu vendredi et samedi, après-midi et soir. Qu'on s'y rende en foule.

La semaine prochaine, on jouera "One of the finest."



LES BOTTES DU COLONÉL  
AHNBRUCK

## UN JEU DE CHIEN

## SOUVENIR DES GRANDES MANŒUVRES

Ils étaient douze, allongés, serrés les uns contre les autres dans un mauvais petit hangar, bas et mal clos. Les quelques bottes de paille, parcimonieusement distribuées par le fermier, avaient été répandues sur le sol raboteux, de sorte que rien ne protégeait les pauvres jambes raidies par la fraîcheur et l'humidité de cette nuit de fin septembre.

— Mince de bonheur ! grommela le caporal, en se levant sur son séant. Puis, sans se préoccuper le moins du monde des plaintes énergiques des "hommes" contre les pieds desquels il trébuchait dans l'obscurité, il se glissa dehors en tâtonnant.

Une brume glaciale noyait tous les objets environnants dans une teinte grisâtre et indécise au milieu de laquelle semblaient flotter, sombres et mornes, les bâtiments de la vieille ferme.

Le caporal fit quelques pas, toussa, fredonna, se frotta vigoureusement les mains, puis, voyant tout à coup l'une des fenêtres de la métairie s'illuminer faiblement, s'écria avec un fort accent faubourin :

— Crebleu ! v'là le vieux qui se lève... Il est temps de faire le café.

Il se précipite vers le hangar, et, d'une voix qui eût fait sortir de leurs tombeaux un régiment de fantômes :

— Eh ! vous autres, les "hommes de la cinquième," voulez-vous vous lever !... Vous savez pourtant bien que la compagnie est "de drapeau" ce matin ! Le capitaine est déjà prêt... Landreaux, au café !... allons, oust !...

— C'est pas la peine de "faire tant de foin !" dit tranquillement l'un des pioupious en s'étirant les bras.

— Hein ! Quoi ? riposta le caporal furieux ; puis, continuant sourdement son monologue, il ouvrit son sac avec méthode et en tira une moitié de biscuit qu'il se mit à broyer.

Cependant, les soldats sortis du hangar secouaient les derniers brins de paille attachés à leur capote, promenaient rapidement un chiffon huilé sur le canon de leur fusil humide de rosée, et passaient le bidon et la mulette en sautoir.

Landreau apporta le café fumant que l'on but à la hâte, l'adjudant présida à la réunion des escouades, et la compagnie, capitaine en tête, se dirigea vers le bourg où le reste du 177<sup>e</sup> était cantonné.

Ah ! ce fut une rude journée. Le vieux général X. de Z... commandant en chef, était un terrible manœuvrier, et quand la 60<sup>e</sup> brigade du 177<sup>e</sup>, et du 235<sup>e</sup> arriva au petit village de Biremot, six heures du soir sonnait à toutes les horloges, personne ne songeait à courir le guilledou !

Les deux régiments s'arrêtèrent sur la place de l'Église. On forma les faisceaux, on sonna "à l'ordre," et, tandis que les sergents-majors se réunissaient, les "hommes" harassés s'asseyaient à terre, appuyés contre leurs sacs.

Au milieu de la place, se promenaient deux officiers allemands qui avaient suivi avec la plus grande attention la manœuvre du jour.

— Gottlein !

— Mon colonel ?

— Je suis absolument fatigué !

— Ces Français sont durs, tout de même !



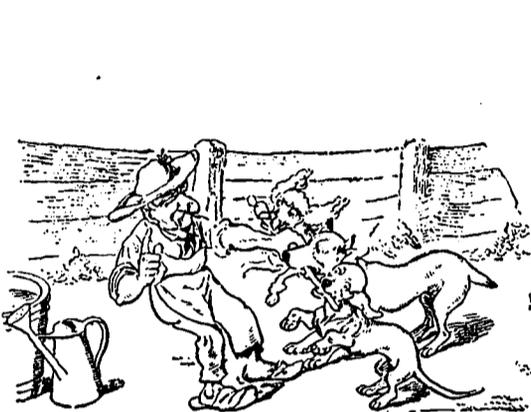
I

— Allons ! Voyons quel est le plus vif de vous trois ?



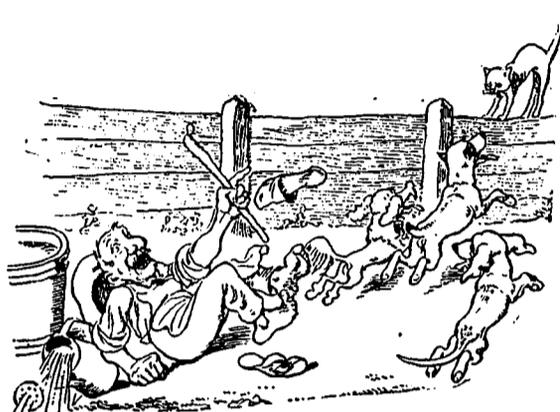
II

— Souque ! Ho donc !



III

— Mais lâchez, bande de bêtes.



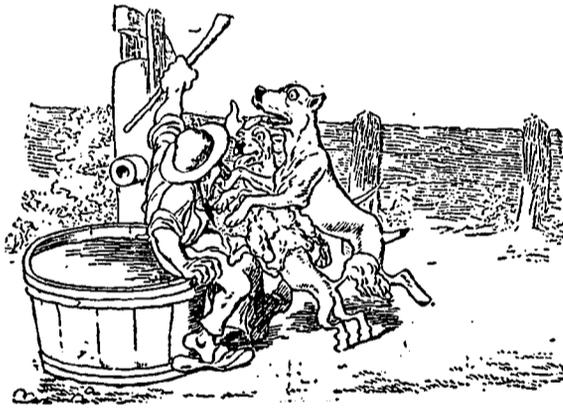
IV

!!!... Un ennemi dans le camp.



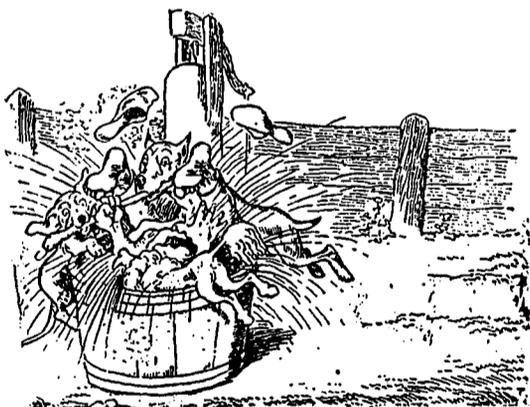
V

— Ah ! bien non, par exemple ! Je ne joue plus !



VI

— Allez-vous me ficher la p.....



VII

... dans la cuvette ?



VIII

— Merci, je sors d'en prendre. Serait-ce cela, le tour du bâton dont j'entends tant parler depuis quelques jours ?

— Silence... si l'on vous entendait !

Et la conversation continua à voix basse.

— 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> escouades, au Moulin des Landes, à deux kilomètres, jeta l'un des sergents-majors en courant.

— Hein ? s'écria le caporal en geignant. Coquin de bonheur ! Toujours la 5<sup>e</sup> là où il y a le plus de "turbine."

Et l'escouade partit lourdement, machinalement, dans le cliquetis maussade des crosses contre la poignée des baïonnettes, en criant à l'injustice.

Un heure plus tard, les soldats des deux escouades, réunis autour d'un grand feu clair allumé au milieu de la cour du moulin, raclaient leurs gamelles avec sollicitude.

Les deux officiers étrangers qui avaient curieusement suivi nos amis les regardaient stupéfaits de leur bonne humeur. Puis ils s'éloignèrent en se faisant part de leur impressions.

Tout à coup le colonel Ahnbrück s'arrêta en laissant tomber un de ces abominables jurons dont la langue d'outre-Rhin possède une si respectable collection.

—Et mes bottes, Gottlein, et mes bottes !... Je viens d'acheter à Biremot une paire de bottes que j'ai eu la maladresse d'oublier !

—Mais, demain...

—Demain matin nous n'aurons pas le temps de retourner à Biremot, puisque cette demi-section va rejoindre son régiment sur cette route que vous apercevez là, derrière cette ceinture d'arbres. Quant à retourner à Biremot ce soir, j'aimerais mieux perdre mon nom ! Je n'en puis plus.

Gottlein, qui était du même avis que son supérieur, se contenta d'ajouter : " Et ce n'est certes pas l'un de ces fantassins avec leurs quarante-huit kilomètres dans les jambes qui pourra vous faire cette commission."

—Faites excuse, mon officier, s'écria une bonne grosse voix, tandis qu'une ombre se levait d'un fossé côtoyant le sentier.

Les deux hommes s'arrêtèrent.

—Vous n'avez donc pas pris part à la manœuvre ?

—Faites excuse, mon officier. Je suis Landreau, de la 5e.

—Et vous iriez ce soir à Biremot ?

—Pour sûr !

—Vous n'êtes donc pas fatigué ?

—Jamais nous ne le sommes, nous autres, mon officier !... On en ferait encore autant.

Le colonel Ahnbrück se mordit les lèvres, donna brièvement ses explications au soldat, et, en le congédiant, voulut lui mettre une pièce d'or dans la main.

—Ah ! non... Ah jamais !... cria Landreau, et il s'éloigna au pas gymnastique.

Le lendemain six heures du matin, à la première halte, Les officiers sont rassemblés.

En face du groupe, le colonel du 177e, un gros homme à la figure énergique et aux cheveux blancs, interroge un soldat tout pâle d'émotion.

—Mais enfin, Landreau, comment se fait-il que vous, un excellent soldat, ayez hier soir, quitté en cachette les avant-postes ?... Vous savez pourtant que le cas est très grave, et, quoique je le regrette pour vous, continua le colonel en s'échauffant, la règle est la règle.

Le pauvre garçon perdit toute contenance, de grosses larmes remplirent ses bons gros yeux bleus de paysan timide, et il balbutia à voix basse.

—J'vas vous dire, mon colonel : oui, je savais tout ça... mais c'étaient des Prussiens... ils ne croyaient pas qu'un seul de nous " était de force " à faire encore une lieue hier soir ; eh bien ! j'ai voulu leur montrer le contraire...

Seulement... seulement... comme c'étaient des Prussiens et que je ne voulais pas leur rendre service, mon colonel, eh bien !... je n'ai rapporté qu'une botte !...

PAULUS PEYREL.

ÇA EN A TOUT L'AIR

Jim.—Jos. m'a dit qu'il voulait donner la volée à Tom, parce qu'il parle mal de lui ; sais-tu s'il a eu satisfaction ?

John.—Je le crois ! J'ai rencontré Jos. ce matin avec un œil au beurre noir et une main en écharpe. Il avait l'air très satisfait.

LE SOMMEIL DES PREUX

Dans les sombres caveaux du château de famille  
Les aïeux sont couchés, et leurs armes d'airain,  
Farouche puoplie, orne le souterrain.  
Un lampadaire d'or à la voûte scintille.

Comme le vieux vaisseau dont le flot bat la quille  
S'abrite dans le port pour échapper au grain,  
Chaque guerrier vieilli, le front calme, serein,  
Dans la paix du tombeau s'est endormi, tranquille.

Cependant, fatigués par l'éternel repos,  
Revoyant leurs combats de jadis, les héros  
Tressaillent fiévreux dans les plis du suaire...

Et le moine qui veille interrompt sa prière,  
Car, sous la crypte sombre, il a cru voir passer  
Les Victoires des Preux qui viennent les berger.

JULES BONNET.

PAS LA BONNE PLACE

Colporteur, (plaçant des plumes fontaine.)—  
Monsieur, avez-vous conscience du temps que  
vous prenez chaque fois que vous trempez votre  
plume dans l'encre ? Dix fois à la minute ; six  
cents fois pas heure ; six mille fois en dix heures ;  
et chaque fois vous prenez...

Editeur de journal.—Oui, je sais tout cela ;  
j'en ai fait le calcul.

Pedler.—Et vous trempez toujours votre plume  
comme si rien n'était ?

Editeur.—Oui, et je me sers de la plume-fon-  
taine que vous m'avez vendue il y a deux mois ;  
elle ne va pas autrement.

Pedler.—Je vous demande pardon, monsieur,  
je m'étais trompé de porte, au revoir.

UN MYSTERE DE CHEMINS DE FER

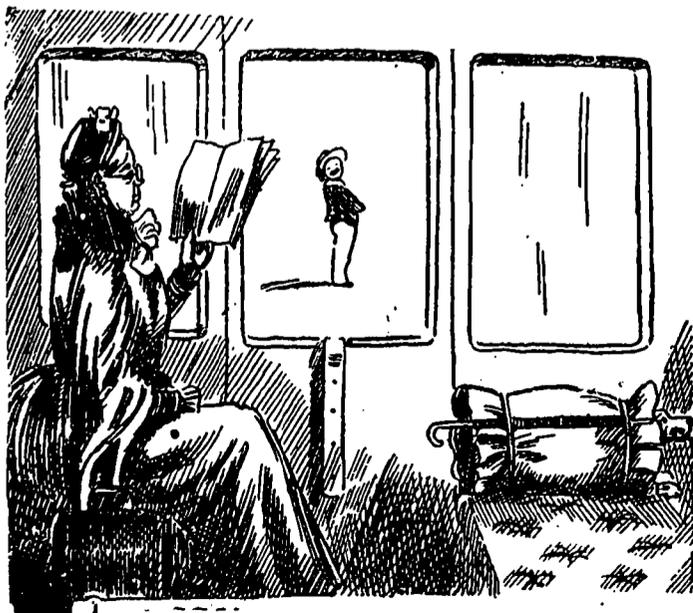


—Madame, dit Tommie, je vais vous porter cela pour cinq centis.



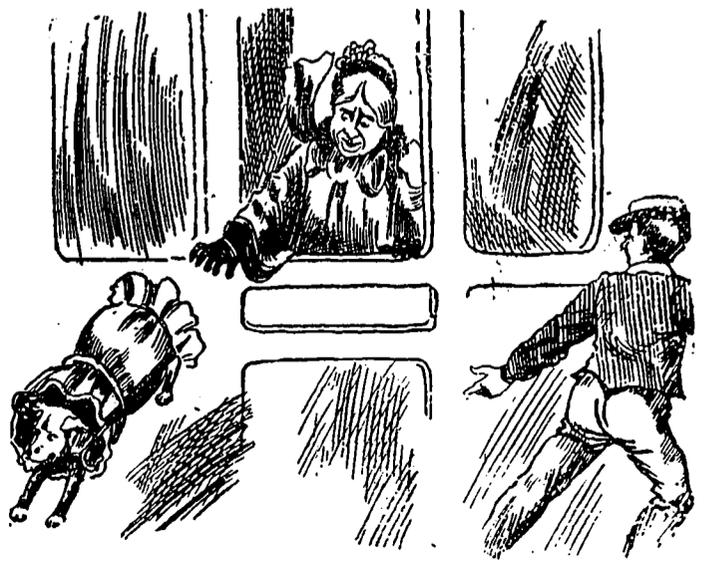
II

Et pendant que la vieille dame monte dans le train, Tommie renferme son chien dans le paquet.—Tu sais, Bibi rien que lorsque je sillerai.



III

—Bibi, viens vite.



IV

Mais le train est en marche et la vieille a toujours cru à un miracle.



FIG. I.—Manière de procéder pour obtenir un portrait de profil.



FIG. II.—Modèle de découpage d'un portrait vu de face.



FIG. III.—Effet obtenu par la carte, très près du mur.



FIG. IV.—Effet obtenu par la carte, à distance.

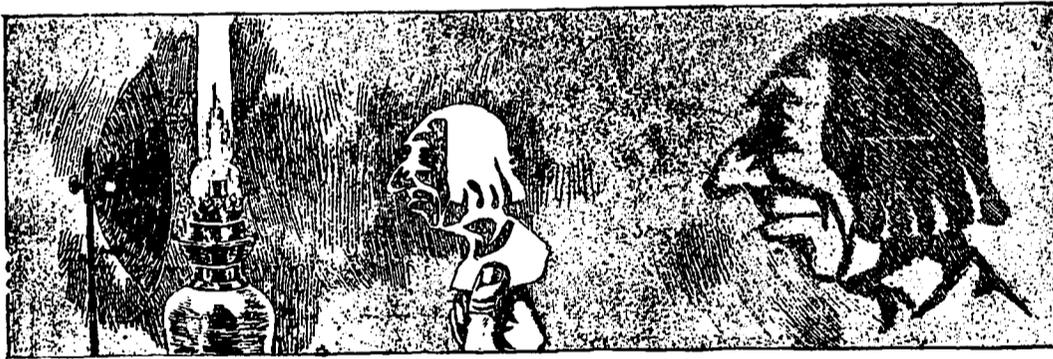


FIG. V.—Comment on présente la carte à la lumière.

## CONSEILS POUR L'EXÉCUTION DES PORTRAITS EN SILHOUETTES

*Le dessin.* Le portrait en silhouette s'exécute plus facilement de profil que de face.

Faire placer le modèle devant une lumière à réflecteur et le plus près possible d'un papier blanc, tendu sur un mur, comme il est indiqué dans la figure I.

*Les ombres.* Dessiner le contour d'un trait noir. Reprendre ensuite le dessin directement d'après le modèle en exécutant les yeux, la bouche, etc. Ce premier travail fait au fusain, repasser d'un seul trait noir le profil et les parties qui ne sont pas ombrées.

*Découpage.* Découper le profil et les blancs à la pointe d'un canif, ce qui donnera une carte découpée dans le genre de la carte représentée par la figure II.

*Manière.* Cette carte produira, placée très près du mur, la figure III, et c'est en la plaçant ainsi qu'on corrigera le portrait.

L'effet à rechercher est indiqué dans la figure IV. Il s'obtient en cherchant entre le mur et la lumière, l'endroit précis où l'ombre ne forme pas une arête vive. Le portrait s'estompe alors de la façon la plus heureuse.

*Quelques conseils.* Découper plusieurs fois la tête de la femme et la caricature que nous donnons à titre de spécimens de façon à se former la main, s'attaquer alors aux portraits, en ayant soin de commencer par des profils d'hommes aussi caractéristiques que possible.

Du Havre à Barentin, l'express avait marché à sa vitesse réglementaire, sans incident ; et ce fut Henri qui, le premier, du haut de sa cabine de vigie, au sortir de la tranchée, signala le fardier en travers de la voie. Le fourgon de tête se trouvait boudé de bagages, car le train, très chargé, amenait tout un arrivage de voyageurs, débarqués la veille d'un paquebot. A l'étrécit, au milieu de cet entassement de malles et de valises, que faisait danser la trépidation, le conducteur-chef était debout à son bureau, classant des feuilles ; tandis que la petite bouteille d'encre, accrochée à un clou, se balançait, elle aussi, d'un mouvement continu. Après les stations où il déposait des bagages, il avait pour quatre ou cinq minutes d'écritures. Deux voyageurs étant descendus à Barentin, il venait donc de mettre ses papiers en ordre, lorsque, montant s'asseoir dans sa vigie, il donna, en arrière et en avant, selon son habitude, un coup d'œil sur la voie. Il restait là, assis dans cette guérite vitrée, toutes ses heures libres, en surveillance. Le tender lui cachait le mécanicien ; mais, grâce à son poste élevé, il voyait souvent plus clair et plus vite que celui-ci. Aussi le train tournait-il encore, dans la tranchée, qu'il aperçut, là-bas, l'obstacle. Sa surprise fut telle qu'il douta un instant, effaré, paralysé. Il y eut quelques secondes perdues, le train filait déjà hors de la tranchée, et un grand cri montait de la machine, lorsqu'il se décida à tirer la corde de la cloche d'alarme, dont le bout pendait devant lui.

Jacques, à ce moment suprême, la main sur le volant du changement de marche, regardait sans voir, dans une minute d'absence. Il songeait à des choses confuses et lointaines, d'où l'image de Séverine elle-même s'était évanouie. Le branle fou de la cloche, le hurlement de Pecqueux, derrière lui, le réveillèrent. Pecqueux, qui avait haussé la tige du cendrier, mécontent du tirage, venait de voir, en se penchant pour s'assurer de la vitesse. Et Jacques, d'une pâleur de mort, vit tout, comprit tout, le fardier en travers, la machine lancée, l'épouvantable choc, tout cela avec une netteté si aiguë, qu'il distingua jusqu'au grain des deux pierres, tandis qu'il avait déjà dans les os la secousse de l'écrasement. C'était l'inévitable. Violentement, il avait tourné le volant du changement de marche, fermé le régulateur, serré le frein. Il faisait machine arrière, il s'était pendu d'une main inconsciente au bouton du sifflet, dans la volonté impuissante et furieuse d'avertir, d'écarter la barricade géante, là-bas. Mais, au milieu de cet affreux sifflement de détresse qui déchirait l'air, la Lison n'obéissait pas, allait quand même à peine ralentie. Elle n'était plus la docile d'autrefois, depuis qu'elle avait perdu dans la neige sa bonne vaporisation, son démarrage si aisé, devenue quinquanteuse et revêche maintenant, en femme vieillie, dont un coup de froid a détruit la poitrine. Elle soufflait, se cabrait sous le frein, allait, allait toujours, dans l'entêtement alourdi de sa masse. Pecqueux, fou de peur, sauta. Jacques, raidi à son poste, la main droite crispée sur le changement de marche, l'autre restée au sifflet, sans qu'il le sût, attendait. Et la Lison, fumante, soufflante, dans ce rugissement aigu qui ne cessait pas, vint taper contre le fardier, du poids énorme des treize wagons qu'elle traînait.

Alors, à vingt mètres d'eux, du bord de la voie où l'épouvante les clouait, Misard et Cabuche les bras en l'air, Flore les yeux béants, virent cette chose effrayante : le train se dresser debout, sept wagons monter les uns sur les autres, puis retomber avec un abominable craquement, en une débâcle informe en miettes, les quatre autres ne faisant plus qu'une montagne, un enchevêtrement de toitures défoncées, de roues brisées, de portières, de chaînes, de tampons, au milieu de morceaux de vitre. Et, surtout, l'on avait entendu le broiement de la machine contre les pierres, un écrasement sourd terminé en un cri d'agonie. La Lison, éventrée, culbutait à gauche, par-dessus le fardier ; tandis que les pierres fendues volaient en

éclats, comme sous un coup de mine, et que, des cinq chevaux, quatre, roulés, trainés, étaient tués net. La queue du train, six wagons encore, intacts, s'étaient arrêtés, sans même sortir des rails.

Mais des cris montèrent, des appels dont les mots se perdaient en hurlements inarticulés de bête.

—A moi ! au secours !... Oh ! mon Dieu ! je meurs ! au secours ! au secours !

On n'entendait plus, on ne voyait plus. La Lison, renversée sur les reins, le ventre ouvert, perdait sa vapeur, par les robinets arrachés, les tuyaux crevés, en des souffles qui grondaient, pareils à des râles furieux de géante. Une haie blanche en sortait, inépuisable, roulant d'épais tourbillons au ras du sol ; pendant que, du foyer, les braises tombées, rouges comme le sang même de ses entrailles, ajoutaient leurs fumées noires. La cheminée, dans la violence du choc, était entrée en terre ; à l'endroit où il avait porté, le châssis s'était rompu, faussant les deux longerons et les roues en l'air, semblable à une cavale monstrueuse, décousue par quelque formidable coup de corne, la Lison montrait ses bielles tordues, ses cylindres cassés, ses tiroirs et leurs excentriques écrasés, toute une affreuse plaie baillant au plein air, par où l'âme continuait de sortir, avec un fracas d'enragé désespoir. Justement près d'elle, le cheval qui n'était pas mort, gisait, lui aussi, les deux pieds de devant emportés, perdant également ses entrailles par une déchirure de son ventre. A sa tête droite, raide dans un spasme d'atroce douleur, on le voyait râler, d'un hennissement terrible dont rien n'arrivait à l'oreille, au milieu du tonnerre de la machine agonisante.

Les cris s'étranglèrent, inentendus, perdus, envolés.

—Sauvez-moi ! tuez-moi !... Je souffre trop, tuez-moi donc !

Dans ce tumulte assourdissant, cette fumée aveuglante, les portières des voitures restées intactes venaient de s'ouvrir, et une déroute de voyageurs se ruait au dehors. Ils tombaient sur la voie, se ramassaient, se débattaient à coups de pied, à coups de poing. Puis, dès qu'ils sentaient la terre solide, la campagne libre devant eux, ils s'enfuyaient au galop, sautaient la haie vive, coupaient à travers champs, cédant à l'unique instinct d'être loin du danger, loin, très loin. Des femmes, des hommes, hurlant, se perdirent au fond des bois.

La Lison râlait moins haut, d'une plainte rauque qui s'affaiblissait, et dans laquelle, maintenant, on entendait croître, de plus en plus déchirante, la clameur des blessés. Seulement, la fumée restait épaisse, l'énorme tas de débris d'où sortaient ces voix de torture et de terreur, semblait enveloppé d'une poussière noire, immobile dans le soleil. Que faire ? Par où commencer ? Comment arriver jusqu'à ces malheureux ?

Alors, le sauvetage des mourants, la recherche des morts furent pleins d'angoisse et de danger, car le feu de la machine s'était communiqué à des pièces de bois, et il fallut, pour éteindre ce commencement d'incendie, jeter de la terre à la pelle. Pendant qu'on courait à Barentin demander du secours, et qu'une dépêche partait pour Rouen, le déblaiement s'organisait le plus activement possible, tous les bras s'y mettaient, d'un grand courage. Beaucoup des fuyards étaient revenus, honteux de leur panique. Mais on avançait avec d'innombrables précautions, chaque débris à enlever demandait des soins, car on craignait d'achever les malheureux ensevelis, s'il se produisait des éboulements. Des blessés émergèrent du tas, engagés jusqu'à la poitrine, serrés là comme dans un étou, et hurlant. On travailla un quart d'heure à en délivrer un, qui ne se plaignait pas, d'une pâleur de linge, disant qu'il n'avait rien, qu'il ne souffrait de rien ; et, quand on l'eut sorti, il n'avait plus de jambes, il expira tout de suite, sans avoir ni su ni senti cette mutilation horrible, dans le saisissement de sa peur. Toute une famille fut retirée d'une voiture de seconde, où le feu s'était mis : le père et la mère étaient blessés aux genoux, la grand'mère avait un bras cassé ; mais eux non plus ne sentaient

pas leur mal, sanglotant, appelant leur petite fille disparue dans l'écrasement, une blondine de trois ans à peine qu'on retrouva sous un lambeau de toiture saine et sauve, la mine amusée et souriante. On ne pouvait ouvrir les portières dont le choc avait tordu les ferrures, il fallait descendre dans les compartiments par les glaces brisées. Déjà quatre cadavres étaient rangés côte à côte, au bord de la voie. Une dizaine de blessés, étendus par terre, près des morts, attendaient, sans un médecin pour les panser, sans un secours. Et le déblaiement commençait à peine, on ramassait une nouvelle victime sous chaque décombre, le tas ne semblait pas diminuer, tout ruisselant et palpitant de cette boucherie humaine.

Les secours, enfin, arrivaient, après deux heures d'attente. Dans le choc de la rencontre, les voitures avaient toutes été lancées sur la gauche, de sorte que le déblaiement de la voie descendante allait pouvoir se faire en quelques heures. Un train de trois wagons, conduit par une machine-pilote, venait d'amener de Rouen le chef de cabinet du préfet, le procureur impérial, des ingénieurs et des médecins de la Compagnie, tout un flot de personnages éfarés et empressés ; tandis que le chef de gare de Barentin, M. Bessière, était déjà là, avec une équipe, attaquant les débris. Une agitation, un énervement extraordinaire régnait dans ce coin de pays perdu, si désert et si muet d'habitude. Les voyageurs sains et saufs gardaient, de la frénésie de leur panique, un besoin fébrile de mouvement : les uns cherchaient des voitures, terrifiés à l'idée de remonter en wagon ; les autres, voyant qu'on ne trouverait pas même une brouette, s'inquiétaient déjà de savoir où ils mangeraient, où ils coucheraient ; et tous réclamaient un bureau de télégraphe, plusieurs partaient à pied pour Barentin, empor-

tant des dépêches. Pendant que les autorités, aidées de l'administration, commençaient une enquête les médecins procédaient en hâte au pansement des blessés. Beaucoup s'étaient évanouis, au milieu de mares de sang. D'autres, sous les pinces et les aiguilles, se plaignaient d'une voix faible. Il y avait, en somme, quinze morts et trente-deux voyageurs atteints grièvement. En attendant que leur identité pût être établie, les morts étaient restés par terre, rangés le long de la haie, le visage au ciel. Seul, un petit substitut, un jeune homme blond et rose, qui faisait du zèle, s'occupait d'eux, fouillait leurs poches, pour voir si des papiers, des cartes, des lettres, ne lui permettraient pas de les étiqueter chacun d'un nom et d'une adresse. Cependant, autour de lui, un cercle béant se formait ; car, bien qu'il n'y eût pas de maison, à près d'une lieue à la ronde, des curieux étaient arrivés, on ne savait d'où, une trentaine d'hommes, de femmes, d'enfants, qui gênaient, sans aider à rien. Et, la poussière noire, le voile de fumée et de vapeur qui enveloppait tout, s'étant dissipé, la radieuse matinée d'avril triomphait au-dessus du champ de massacre, baignant de la pluie douce et gaie de son clair soleil les mourants et les morts, la Lison éventrée, le désastre des décombres entassés, que déblayait l'équipe des travailleurs, pareils à des insectes réparant les ravages d'un coup de pied donné par un passant distrait dans leur fourmière.

EMILE ZOLA.

#### PAS RAISON DE SE PLAINDRE

*Voyageur.*—Ah ! ça, garçon, il y a une heure que je suis ici, et...

*Garçon.*—Mais j'y suis depuis sept heures ce matin ; c'est fatigant, n'est-ce pas ?

#### UNE BONNE RECETTE POUR LES TEMPS DE BOUE.



—Ça y est ! Le voilà qui traverse... Tiens-toi bien ! Nous ne rentrerons pas à pied ce soir.

## NOS CHÉRIS



*Lucette.* — Amène-moi à la pêche, hein ?  
*Pante Elodie.* — Nous n'allons pas à la pêche, ma chère.  
*Lucette.* — Oui, tu y vas. Tu as dit à maman que si monsieur Sacapiastres venait, quand même ça te prendrait toute la semaine, tu finirais bien par le pêcher.

## CONTES CHAGRINS

## GULO S'AMUSE

Golo était un petit chat blanc, qui demeurait dans un des anciens hôtels de la rue de Grenelle. Il était blanc, tellement blanc, qu'il eût fait rougir Pierrot lui-même, et sa robe semblait formée de fils de soie. Ses yeux verts, tantôt rêveurs, tantôt étrangement faux, jetaient comme des étincelles ; son nez rose et gourmand luisait d'une amusante façon.

Golo était heureux, autant qu'un chat peut l'être. Il avait été élevé sur un coussin de soie, brodé aux armes de la marquise sa maîtresse, passant son temps à dormir, manger, jouer, caressé par d'aristocratiques mains. Pourtant Golo s'ennuyait, ce bonheur lui pesait, il rêvait d'aventures, qui apporteraient quelque trouble dans cette vie monotone.

Un jour, ayant déjeuné avec force mines dégoutées et comme s'il faisait un grand sacrifice à sa maîtresse, après avoir flairé un blanc de poulet, il interrogea son égoïste personne sur l'emploi de son après-midi. Tout le monde était sorti et le grand hôtel lui appartenait. Ayant joué quelques instants avec un écheveau de fil, puis rayé, de ses griffes pointues, la soie d'un meuble, brisé un vase de Sèvres sur la cheminée, il se demanda, de nouveau, quelle serait son occupation. A cet âge heureux, on ignore la peine. Baillant de façon à montrer ses petits crocs pointus et le fond de sa gueule rose, il s'étira paresseusement, se lissa tout le corps, puis sauta sur l'appui de la fenêtre et regarda dehors.

Un beau soleil de juillet faisait briller la pelouse d'un vert très tendre ; dans les rayons dansaient mille petits insectes fous. Sur les branches des grands arbres séculaires, cachés par l'épaisse frondaison, s'égosillaient force oiselets. Cette vue décida le paresseux à descendre au rez-de-chaus-

sée. Une fenêtre était ouverte, il sauta dans le jardin. Marchant avec précaution, le minet arriva au milieu de la pelouse, s'y étendit pour faire un petit somme. Décidément il fallait y renoncer, une foule de bestioles insolentes, fournis et autres, grimpaient sur lui et chatouillaient ses oreilles délicates. Golo s'étira à nouveau, vit les petites mouches danseuses, s'élança en l'air pour en happer une. Il y réussit, mais, dans sa joie, il l'avalait et pensa étouffer. Un jet d'eau était près, il alla lamper deux gorgées d'eau...

Le soleil déclinait dans un rougeoiement intense et les grands arbres allongeaient leurs ombres démesurément.

Golo s'ennuyait toujours. Il vit des pierrots qui piaillaient après une croûte de pain, leur courut sus... Frirtt..., il s'envolèrent, et il les regarda, d'un air étonné, disparaître au-delà des toits.

Alors, pareil à un trappeur indien, Golo se glissa sous un massif de lilas, et, longuement, pendant une heure, il les guetta, mais en vain. Il essaya même de grimper à l'arbre ; les rugosités de l'écorce écorchèrent ses petites pattes.

Tout à coup un éclair brilla dans ses pupilles vertes, tandis qu'un frisson nerveux parcourait son dos, comme une onde, se tassant au point de devenir imperceptible, les griffes contrac-

tées, le nez flairé.

Là-haut, tout en haut, à la plus haute branche d'un arbre, se balançait un nid, d'où sortaient de si jolies musiques. Au rebord se tenait cramponné un petit merle, n'osant pas encore quitter le maternel abri. Il hésitait, il ouvrait ses petites ailes tremblotantes et peureuses, puis les refermait dans un mouvement d'indécision comique, tandis que le père et la mère, voletant, l'encourageaient de leurs cris.

Un, deux, trois, le voilà parti au milieu de cui, cui triomphaux. Il tient bon d'abord, mais le soleil l'éblouit, il descend rapidement entouré des deux oiseaux. Le pauvre petit a encore bien peur, mais les vieux le rassurent, le soutiennent de l'aile dans son voilement gauche. Tout à coup ses forces l'abandonnent et il va s'abattre comme une masse sur le gazon. Les deux merles vont aider à le relever.

Prompt comme l'éclair, Golo, blotti dans sa cachette, saute, et, d'un coup de griffe, le cloue à terre.

Les vieux, épeurés, ont regagné à tire-d'aile leur nid.

Que faire ? Le même sort les attendait.

Le petit merle crie d'une voix perçante, Golo le laisse se traîner sur le gazon quelques instants puis refond sur lui, l'emporte quelques pas plus loin dans sa gueule, l'abandonne, le cherche de nouveau, le roule délicatement à coups de pattes. Une des ailes qui pendait inerte se détache.

Quel amusant jouet ! Le pauvre oiselet n'a bientôt plus de voix, il crie, il appelle au secours, mais les merles ne répondent plus, ils se cachent là-haut dans les branches, assistant au sup-

plice, sans rien dire. Enfin, il pousse un dernier cri lamentable, ses yeux deviennent ternes, ses petites pattes se raidissent convulsivement, comme dans une prière, il est mort.

Golo le tourne et le retourne encore. Comment, c'est déjà fini, ce jouet, plus amusant que toutes les bobines de fil ?

Il lèche délicatement sur sa fourrure d'hermine deux ou trois gouttelettes de sang, puis va flairer le petit cadavre.

Mais la nuit est venue. Il entend crier :

— Golo, Golo, petit Golo, venez de suite vers maîtresse.

Il laisse le merle et bondit vers la porte.

— Oh ! le vilain, qui s'était sauvé ! On le cajole, il a été gentil, n'est-ce pas ?

Sa jatte de lait, dans laquelle un biscuit émietté trempe, est prête, il la lève à petites languées. Jamais il ne s'est tant amusé, jamais il n'a eu autant d'appétit.

Demain il recommencera à se mettre en chasse ; voilà le vrai plaisir, planter ses griffes dans la chair qui vit, souffre, crie, saigne.

Dans le grand salon, les globes des lampes brillent comme de gros fruits lumineux.

Dehors, dans le jardin sombre où les grands arbres balancent, avec un bruissement monotone, leurs cimes à la brise nocturne, on entend de petits cris de douleur. Les vieux merles se tiennent près du nid vide, et leurs gémissements reviennent agaçants comme un bruit de lime.

— Oh ! ces oiseaux, murmure la marquise, ils vous empêchent de dormir !

Golo ronronne dans un coin d'un air béat.

...Le lendemain, le jardinier ramassera sur le sable un petit paquet de plumes et de boue sanglante...

EMILE STRAUS.

## C'EST LA !

Je l'ai tout le jour admirée  
 Comme un palais, cette chère maison ;  
 Mon âme est vers elle attirée :  
 En devinez-vous la raison ?

Demeure simple et préférée,  
 L'Art et l'Argent, prodigués à foison,  
 L'ont-ils brillamment décorée ?  
 Nenni, ce n'est point la raison.

D'un grand parc est-elle entourée,  
 Ou d'un jardin, qui dans toute saison  
 La fait souriante et parée ?  
 Nenni, ce n'est point la raison.

Pourquoi donc mon âme attirée  
 Vers ce logis ? Pourquoi d'un doux frisson,  
 Quand je passe, est-elle elle-même ?  
 Quelle en peut être la raison ?

C'est que, fortune inespérée !  
 On va venir et l'heureuse maison  
 Abritera mon adorée :  
 Est-il besoin d'autre raison ?

## PAYS DE COGAGNE



Gleeson, (retrouvant en Canada un ami d'enfance). — Tu as réussi, je vois.

Pat. — Je te crois. Je me suis mis entrepreneur.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

## CHAPITRE VIII

(Suite)

Quelle était malheureuse, la pauvre Margaret, obligée de subir les adulations de gens cupides, de ce Lyndal qu'elle détestait, de ce Mac-Bury qu'elle abhorrait, de ce Mauriac qu'elle haïssait ! Et la seule personne qui eût trouvé grâce à ses yeux, qui lui plaisait enfin, la délaissait d'une manière presque blessante !

A l'aide du sentier à demi frayé, contournant, avec prudence et lenteur, la masse granitique, toute la bande suivait de loin miss Mac-Bayle.

Les baronnets, dont les services avaient été refusés par la belle Ecossoise, s'étaient offerts aux sœurs jumelles. Celles-ci n'avaient qu'un souci : défendre leur fraîche toilette contre les ronces qui poussaient à foison sur l'étroit sentier.

D'instant en instant, elles jetaient un petit cri d'effroi ; Lyndal et Mac-Bury s'inclinaient respectueusement, et, tout en se piquant le bout des doigts, ils dégageaient, avec grâce, la fraîche étoffe de s'épines et des ajoues.

Mme de la Tour-du-Bois lançait des exclamations admiratives devant la beauté du paysage. Parfois, elle s'arrêtait toute droite, étendait les bras comme la pythonisse antique, et murmurait à l'oreille de Noël Richebrae :

— Pays admirable ! O vieille Armorique ! terre de granit ! végétation de chênes !... Quelle voix saurait te chanter dignement ?

Et désignant le Rosecoat, qui apparaissait au fond de la vallée :

— Si jamais la muse me visitait encore, je n'oublierais pas le castel enchanteur !

A quelques pas de ce groupe, lord Mac-Bayle relatait à Maurice les délices de la pêche à la mouche artificielle ; et, plus bas encore, ayant à peine dépassé la base du roc, s'avancèrent Mme Berthier, Barbara Morridge et la marquise de Trémur.

Toutes trois regardaient le charmant effet de tous ces groupes, échelonnés sur les différentes zones du roc. Les voix animées leur arrivaient distinctement, et les toilettes ressortaient en teintes claires, sur le fond sombre des pins.

Bientôt tous, fatigués de l'ascension, sur l'invitation de la marquise, s'arrêtèrent un instant sur la pente, louant la beauté de la mer ; les uns par réelle admiration, les autres pour jouer au sentiment.

Quand à Margaret, toujours en avant, elle atteignait déjà le sommet du roc, lorsque, soudain, elle demeura droite, immobile, la lèvre frémissante. Elle dut se retenir à une touffe de genêts pour ne pas glisser sur l'herbe rase. Dans une seconde, dans un simple coup d'oeil, elle avait compris à quelle cause il fallait attribuer les absences du marquis et sa parfaite indifférence.

Gaston était là, près de Mlle Hermel, à demi caché par le tamarix du petit bois. Ses yeux expressifs enveloppaient la jeune fille d'une tendresse émue où perçait un sentiment profond, et le regard reconnaissant de Germaine allait, à son tour, remercier Gaston. Un mot, un sourire échangés de loin en loin, laissaient deviner que tous deux avaient le même cœur.

L'Ecossoise devint d'une pâleur livide ; et, prise d'une jalousie dont elle n'était pas maîtresse :

— Germaine ! balbutiait-elle ; Germaine !

Elle demeurait à la même place, comme fixée au sol, et regardait toujours le groupe ami dont la vue lui était si cruel.

— Oh ! Germaine, reprit-elle encore mentalement, mais avec une profonde amertume... Germaine, est-ce donc toi que j'appelais ma sœur, mon amie, toi, qui viens m'enlever le cœur de celui que j'aime...

C'est cruel... cruel... de me faire souffrir ainsi. Pourquoi t'ai-je fait venir dans ce coin retiré de la Bretagne... ?... Pourquoi, mon Dieu ?

Toute son affection pour Germaine se changeait en amertume. Maintenant elle comprenait l'intérêt passionné donné par le marquis à l'histoire de Mlle Hermel. Oui, ils s'aimaient, elle n'en pouvait douter. Germaine était là, vraiment charmante, transfigurée par la joie. Quelles paroles eussent eu plus d'éloquence que le sourire de ses lèvres, que l'expression de son regard !

Un feu sombre s'allumait dans les prunelles de Margaret, une expression dure et méchante altérait la beauté de son visage, tandis qu'elle écoutait Gaston parler avec chaleur de ses plans d'avenir, du talent de Mlle Hermel.

— Que vos peintures me plaise ! disait le jeune marquis avec une inflexion de voix caressante qui faisait tressaillir Germaine et pâlir Margaret ; je les trouve plus que belles, je les trouve vraies. Vous peignez comme pourraient le faire nos maîtres ? vos toiles sont dignes d'un Corot.

Germaine eut un bon rire, plein de franche gaieté.

— Voyons, dit-elle, l'éloge n'est pas suffisant : dites encore d'un *Daubigny* d'une *Rosa Bonheur*... C'est la vraie mesure.

Puis, redevenant sérieuse :

— Ne vous faites pas d'illusion : la célébrité ne viendra jamais jusqu'à moi. Je suis un simple peintre d'herbes, de feuilles de ciel et de vagues. Mes compositions peuvent avoir quelque poésie, quelque fraîcheur ; c'est tout. Comparées aux œuvres des maîtres, aux œuvres des *Corot*, comme vous dites, mes peintures resteront toujours dans l'ombre. Mais, de quoi me plaindrais-je ? Les places ombragées ne sont-elles pas les meilleures ? Là, rien à redouter : ni l'envie qui, parfois, blesse si cruellement ; ni les rivalités qui peuvent fermer le cœur de nos amis les plus chers... Et c'est si bon l'amitié ! Je le sais par expérience... j'aime tant la seule amie qui me soit restée fidèle, ma chère Margaret !

Sa voix avait un accent de vérité qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de l'Ecossoise.

— Oui, elle m'aime, fit-elle amèrement... Oui, elle est bonne... bien meilleure que moi... plus belle que moi, si vraie si simple !

Miss Mac-Bayle demeurait encore sans largeur dans les sentiments, basement envieuse et méchante. Oui, un instant, elle eut la pensée de foudroyer Germaine de ces quelques mots :

Le marquis est le seul que je voie sans déplaisir... Et tu viens sur mes brisées !

Puis soudain, elle eut honte d'elle-même ; elle rougit de sa faiblesse, et un flot de larmes lui monta aux yeux, emportant, à tout jamais, le jalousie et l'amertume.

C'était une vaillante et une généreuse que Margaret ; et, malgré la douleur aiguë qui lui traversait l'âme, elle fit, en une seconde, le sacrifice de son premier amour.

Etouffer ce jeune sentiment, au moment où il venait d'éclorre, c'était peut-être stériliser pour toujours un cœur demeuré longtemps aride ; c'était peut-être anéantir à jamais toute moisson de tendresse ; mais Margaret n'hésitait plus.

— Surtout ! murmura-t-elle, que Germaine

ignore le nom de celui que j'aurais pu tant aimer !...

Et, faisant un effort suprême, pénétrant dans le bosquet de tamarix, elle s'avança vers son amie la main tendue.

En ce moment, le groupe des ascensionnistes atteignait le sommet du Roc-ar-Laz, cernant, en quelque sorte, Germaine et l'officier de marine. Mlle Hermel se prit à trembler violemment. Son visage se couvrit d'une ardente rougeur. Comment tous ces mondains, tous ces malveillants, allaient-ils interpréter la présence de Gaston ?

— Ne craignez rien, murmura le jeune homme. Et s'éloignant un peu de la jeune fille, il s'avança pour saluer les malencontreux ascensionnistes.

Ceux-ci s'étaient arrêtés, fort surpris.

Eh quoi ! c'était pour aller rejoindre cette jeune artiste, sans nom et sans fortune, que le marquis de Trémur délaissait les fêtes du Rosecoat ! L'occasion était bonne de se donner la satisfaction d'une petite vengeance, en humiliant la belle et douce enfant.

Mauriac et les baronnets eurent un malin sourire. Avec un dédain accentué, Mmes Berthier et de la Tour-du-Bois toisaient la jeune fille toujours émue, toujours tremblante, et, s'adressant à Gaston :

— Je ne savais pas, marquis, dit d'un ton aigrelet la mère des jumelles, que vous fussiez un admirateur si passionné de peinture... Mais en voyant l'artiste tout s'explique !...

Gaston se mordit les lèvres pour ne pas répondre, un éclair jaillit de ses yeux.

— On parle de fées, d'apparitions idéales sur les faiblesse bretonnes, reprit ironiquement Mme de la Tour-du-Bois. Je constate que ce n'est pas une simple légende, mais une réalité. Vit-on jamais plus charmante apparition ?

Germaine, les yeux pleins de larmes, écoutait cette voix moqueuse et mordante. Elle inclinait le front ; elle sentait tout ce que sa situation avait de délicat ; son regard implorait l'appui du jeune enseigne, l'appui de Margaret.

Et soudain, miss Mac-Bayle, sentant le réveil de sa vaillante nature, s'élança vers son amie, lui prit la main, et regardait bien en face la belle Parisienne :

— Oui, vous le dites bien, Madame, mon amie est une fée par ses talents, par sa grâce et sa beauté ; mais c'est une sainte fée, digne, par ses vertus, d'attirer les regards de sainte Honorée et de saint Ellum, qui du haut du ciel lisent au fond des cœurs.

Voyant l'air étonné du cercle, elle ajouta :

— Ah ! Mesdames, Mlle Hermel est mon intime amie ; je la connais depuis mon enfance... Permettez-moi de vous la présenter.

Puis, de la main désignant Suzel :

— Quant à cette Alsacienne qui se tient debout, à l'écart, et que vous ne semblez pas apercevoir, c'est le type du dévouement maternel ; une femme héroïque dont les hautes vertus pourraient rivaliser avec celles de vos saintes bretonnes. Je vous l'affirme, si vous connaissiez l'histoire de Mme Hermel, vous n'auriez pas assez d'admiration à lui prodiguer.

Alors, avec une charmante simplicité, Margaret vint se placer près de Suzel, où Marc, tout ému lui serra la main en murmurant tout bas :

— C'est bien ! miss Mac-Bayle.

Quand au malad il demeurait atterré.

Qu'était-ce donc que cette jeune artiste, que cette intrigante, sans nul doute, que cette ambitieuse qui venait ainsi à l'encontre de ses projets les plus caressés ; qui venait jusqu'au fond de la Bretagne, emporter d'assaut le cœur et le patrimoine de son petit-fils ?

Un vertige lui passait devant les yeux, et

relevant avec une souveraine hauteur sa tête ronde et cramoisie, il allait foudroyer à jamais, lorsque Gaston s'avança résolument devant lui. Sa taille semblaît grandie, son regard exprimait une énergie indomptable, et, d'une voix ferme qui peu à peu s'animait et montait :

—Grand-père, dit-il permettez-moi de vous présenter la fiancée de mon choix, celle que ma chère aieule appelle déjà sa fille ; celle enfin qui, bientôt, sera marquise de Trémur.

D'une main nerveuse, saisissant la main de Germaine, il l'entraîna devant la marquise :

—Grand-mère, embrassez-la. Vous le savez, elle est noble entre toutes, et, comme moi, vous connaissez toutes ses grandes vertus.

Avec élan, Mme de Trémur ouvrit les bras à la fiancée choisie par son petit-fils ; et, longuement, la baisa au front.

Alors, domptés par le regard impérieux du marquis, tous s'inclinèrent devant Mlle Hermel.

Quand au nabal, il garda le silence ; mais à ses lèvres crispées, on pouvait prévoir un terrible orage.

## CHAPITRE IX

M. Richebrae rentra au Roscoat dans un état de fureur indescriptible. Il fallait pourtant, devant ses hôtes, garder l'apparence du calme ; mais comme, seul avec son petit-fils, il déchargerait son cœur !

Durant toute la soirée Gaston demeura insatiable.

Le nabal, exaspéré, allait et venait dans sa chambre, n'ayant d'autre ressource, pour soulager sa violente colère, que la marche et le monologue.

Son visage était d'un rouge feu ; et parfois, suivant l'impulsion de sa rage brutale, de son poing massif il frappait sur un guéridon, sur un meuble déliant, sur une chaise aux barreaux d'or, mettant ainsi en déplorable état ces merveilles d'élégance.

En vain Luceo essayait de le pacifier. Toute sa consolante et sage philosophie ne pouvait apaiser son maître. Elle l'excitait au contraire ; et, les veines du cou gonflées, tout le sang affluant aux tempes, M. Richebrae se répandait en menaces et en reproches.

Comme la marquise et son petit-fils s'étaient joués de lui ! Quelle audace ! lui donner pour bru, et sans l'en prévenir, une fille sans noblesse ; une fille sans fortune... C'était bien la peine d'avoir épuisé sa jeunesse dans un labeur incessant d'avoir mis en jeu toutes les ressources de son intelligence pour enrichir les Trémur du Roscoat, pour acquérir une splendide fortune qu'on voulait mettre aux pieds de la fille d'une misérable femme du peuple !

Habitué aux explosions de son maître, Luceo écoutait impassible, le bruit de cet orage. —Vent dé simoun, balbutiait-il entre ses dents ; coup dé mistral.

Il savait, du reste, qu'après la bourrasque suivait l'accalmie. Il l'attendait pour placer enfin son mot. Elle ne vint pas ce soir-là ; et, de toute la nuit, M. Richebrae ne put clore la paupière.

Le lendemain était jour de pardon à Saint-Michel-en-Grève, jour de fête au village et au château. Chaque été, le nabal offrait aux pêcheurs de la côte un banquet et un feu d'artifice, dont on parlait à dix lieues à la ronde ; mais, cette année la surtout, en l'honneur de la réunion du Roscoat et de la qualité des hôtes du manoir, la fête devait briller d'un éclat inaccoutumé

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

**QUEEN'S = THEATRE**

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

SEMAINE D'INAUGURATION !

CE SOIR

Et tous les soirs de cette semaine, avec matinée samedi, magnifique représentation de l'opéra comique de WILLARD SPENSER,

**THE LITTLE TYCOON**

Avec le général original Knickerbocker

R. E. GRAHAM

et la même compagnie qui a été vue à Philadelphie pendant la série phénoménale de représentations qui a duré trois ans.

Splendides effets électriques pour la première fois. Illumination éblouissante de jardins japonais au moyen de 300 lampes incandescentes colorées.

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1 ; cercle d'orchestre, 75c et 50c ; balcon, 50c ; galerie, 25c ; loges, \$6 et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c ; cercle d'orchestre, 35c ; balcon, 25c ; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard.

La semaine prochaine, McKee Rankin dans "THE CANUCK."

**Belle Musique à Vendre.**

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mi-ux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 28 SEPTEMBRE.  
Après-midi et soirée.

LE JOLI DRAME DE

**ONE OF THE FINEST.**

Excellente Compagnie, Jolis décors, Nouvelles chansons, Dances, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

FRENCH BURLESQUE COMPANY.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

**20,560 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

**"LA LYRE UNIVERSELLE"**

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.

**LYCEUM OPERA HOUSE**

Coin des rues Ste-Catherine et St-Dominique.

**Lundi, le 28 Septembre**

LA GRANDE COMPAGNIE

Athlétique et de Variétés

DE

**GEORGE DIXON**

La compagnie la mieux organisée qui a jamais joué à ce populaire théâtre.

ADMISSION :

10, 20 et 30c. — Sièges réservés, 10c extra.

Bureau des loges, aux salles des pianos de New-York.

W. W. MOORE, Gérant

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

LE MUSEE DES FAMILLES, (58e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1er Septembre 1891: Les dix doigts de Jean Rubé, par Sixte Delorme. — Arte Plumaria, par G. Le Gall. — Les Gaietés du mois, par Willf. — Le Duel d'un Poète, par Louis Castel. — Maître chez lui, par Louis Marin. — Sans lui, par Louise Mussat. — Les Cochenilles, par Maurice Maïndron. — Les Filles proverbiales, par André Mancel. — En Ménage, par Roquefort-Villeneuve. — Mosaïque, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par Falkenberg, J. Waprez, Albert Guillaume, Perny, Louis Morin, A.-L. Clément, etc. et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Départements, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris



## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTRÉAL, Poirier, Bessette & Neville,

518 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
Contracteur - Menuisier,  
218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1864. — Correspondance littéraire Notes and Queries Français. Questions et Réponses. Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)  
MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.** — Sommaire de la 980e livraison (12 Septembre 1891). — TEXTE: Les conquêtes d'Hermine, par Mme J. Colomb. — La devise de l'Angleterre. — Le collège de France, par Alexis Lemaître. — Une poursuite par Mme de Nanleuil. — Crampel, par L. Sevin. — Excursions de vacances, par Louis Rousselet. — Chaque numéro, 40 cent.

ILLUSTRATIONS de A. Paris, Hildobrand, Tofani, etc.

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

## "LE MONDE"

LE GRAND JOURNAL A NOUVELLES ET AUX  
BEAUX FEUILLETONS

Le plus ancien à Montréal des journaux  
français du soir

Est en vente dans tous les dépôts de journaux  
de Montréal et des alentours, au prix  
ordinaire de

UN CENTIN LE NUMERO

## AVIS

Demandez LE MONDE au dépôt le plus rapproché de chez vous, et si vous ne le trouvez pas  
FAITES-NOUS LE SAVOIR!

— AU —

No. 1650 RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

## Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décrépitude précoce? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout — 50 centins la bouteille.

**L. ROBITAILLE, Propriétaire.**  
Joliette, P. Q., Canada.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un Million distribué



### LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Réputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*John J. Early*

*J. J. Early*

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,  
MARDI, 13 OCTOBRE 1891

Prix Capital . . . \$300,000  
100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE \$100,000, soit.....	\$100,000
1 PRIX DE \$50,000, soit.....	\$50,000
1 PRIX DE \$25,000, soit.....	\$25,000
2 PRIX DE \$10,000, soit.....	\$20,000
5 PRIX DE \$5,000, soit.....	\$25,000
25 PRIX DE \$1,000, soit.....	\$25,000
100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
200 PRIX DE \$300, soit.....	\$60,000
500 PRIX DE \$200, soit.....	\$100,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE \$300, soit.....	\$30,000
100 PRIX DE \$200, soit.....	\$20,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
<b>3,134 Prix ce montant a</b>	<b>\$1,054,800</b>

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5;  
Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout, IMPORTANT. — Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.

TRANSPORTEZ  
LES AVEC ECLAT SUR  
LES AGES



### CERTIFICATS.

MONTRÉAL, 4 Août 1891.

Depuis plusieurs années les peaux mortes me causaient de nombreux et fréquents ennuis, bien que j'ai fait usage de nombreuses préparations recommandées et que je me sois fait donner des champoux chaque semaine, je n'ai obtenu aucun soulagement avant d'avoir eu recours à la préparation *Anti-Dandruff*, qui a eu les résultats les plus efficaces pour moi. Après quatre applications toutes les peaux mortes sont disparues, et je la considère sans égale comme préparation de ce genre.

Votre, etc., W. T. ROBINSON,  
Cie de Télégraphe Pacifique Canadien  
Montréal, P.Q.

MONTRÉAL, 1891.

Dans mon certificat en faveur de la préparation *Anti-Dandruff*, je puis dire ce que je n'ai jamais dit qu'ici, c'est-à-dire qu'elle enlève complètement les peaux mortes, non seulement dès qu'elles paraissent, mais même quand la maladie est devenue chronique et apparemment incurable. Pendant ma longue expérience, j'ai employé toutes sortes de préparations, mais aucune, et je devrais dire toutes réunies, ne m'ont donné autant de satisfaction que l'*Anti-Dandruff*. Cette préparation enlève toutes les peaux mortes. Elle rafraîchit la tête. C'est un excellent article de toilette qui ne laisse aucune trace. Je m'en sers tous les jours à mon salon de toilette, à l'hôtel Palmoral, et j'en suis encore à chercher un client qui n'en a pas été satisfait.

J. T. FONTAINE,  
Barbier en chef, Hôtel Palmoral.

MONTRÉAL, 1891.

DR. L. A. SMITH & Cie., Montréal, P.Q.

Il me fait grand plaisir de certifier, pour l'avantage des personnes qui ont à se plaindre des peaux mortes, que, depuis cinq ans, je ne pouvais me nettoyer la tête, quand, il y a six semaines, j'eus la chance de me servir de votre *Anti-Dandruff*. Depuis lors, après la troisième application, je n'ai plus eu de peaux mortes et j'ai le cuir chevelu parfaitement net.

E. W. DOWLING,  
Commis à l'Hôtel Windsor.

MONTRÉAL, 1891.

Il me fait plaisir de témoigner des bons effets de la préparation *Anti-Dandruff*, car ses merveilleuses propriétés ne font plus de doute. Dans mon cas, les peaux mortes avaient fini, après mille souffrances, par me faire tomber les cheveux. Mon barbier me parla hautement de la préparation *Anti-Dandruff*. Je m'en suis servi, et non seulement je n'ai plus de peaux mortes, mais les cheveux ont cessé de me tomber. Ma confiance en votre préparation est telle que, non seule-ent je la recommande contre les peaux mortes, mais j'ajoute que c'est une préparation sans égale pour la chevelure.

S. WORKMAN,  
Marchand d'habits, 1909 rue Notre-Dame.

# ANTI-DANDRUFF